

échec toutes les forces d'Haïder, et en triomphait chaque fois qu'on en venait aux mains, le sud de cette contrée avait aussi ses agitations. Les Hollandais, avertis que leur république venait de se brouiller avec la Grande-Bretagne, s'occupèrent du soin de mettre en défense le bel établissement de Négapatnam, qu'ils possédaient dans le Tanjaour. Cette place pouvait et devait servir de magasin et d'arsenal au gros corps de Français qu'on attendait de jour en jour. Il parut important au conseil de Madras de s'en emparer, et l'amiral Hughes eut ordre de la bloquer par mer tandis que Monro l'attaquerait par terre. L'armée anglaise arriva devant la ville le 22 octobre 1781, emporta d'assaut, le 29, les lignes qui en défendaient l'approche, ouvrit la tranchée le 3 novembre, et entra le 12 dans la forteresse.

De grands avantages suivirent cette conquête. Elle mit le vainqueur en possession d'une nombreuse artillerie, de beaucoup de munitions de guerre et de bouche, de tous les effets qui appartenaient à la compagnie hollandaise. La plupart des soldats européens qui formaient la garnison aimèrent mieux se ranger sous des drapeaux où ils pouvaient espérer de l'avancement et du butin, que de languir ou de mourir dans des prisons. Les parties du Tanjaour qu'occupaient les troupes maïssouriennes furent toutes évacuées, et les poligars du Maduré et de Tinavelli, qui s'étaient joints à ses ennemis, rentrèrent dans l'obéissance.

Mais un revers inattendu ne tarda pas à balancer ce succès. Le colonel Braithwaite devait, avec deux mille soldats, deux cent cinquante chevaux et treize pièces de campagne, couvrir le Tanjaour et les provinces qui en sont voisines. Il était campé dans une vaste plaine, sur les bords du Coleron, et s'y croyait à l'abri de toute surprise, parce qu'il fallait traverser plusieurs grandes rivières pour arriver jusqu'à lui.

Tippo-Saïb, instruit de la sécurité du général anglais, résolut de surmonter les difficultés, et en vint à bout. Vingt mille hommes en entourèrent deux mille deux cent cinquante qui n'étaient nullement préparés à les recevoir. Cependant l'action, qui commença le 16 février 1782, et ne finit que le 18, n'en fut pas moins terrible. Pendant vingt-six heures de ces trois jours on combattit avec un acharnement qui n'avait point d'exemple dans ces contrées. Sous le feu le plus violent, Braithwaite avait réussi à former ses troupes en bataillon carré, à disposer ses faibles canons sur tous les fronts, à placer son petit corps de cavalerie au centre; ce qui le mettait en état de faire face à toutes les attaques. Elles se renouvelaient sans interruption. La plupart étaient conduites par Tippo lui-même, qui voulait avec son infanterie rompre la ligne pour donner à sa cavalerie la facilité d'y pénétrer. Ses efforts furent inutiles. On le recevait avec un déluge de mitraille et de mousqueterie qui abattait

leurs victoires, pour s'emparer de l'artillerie, des bagages, des munitions de leur ennemi, pour intercepter ses convois, pour le réduire à demander la fin des hostilités.

Elles furent assez languissantes depuis le combat d'Arnée jusqu'à la fin de la campagne. Les deux armées ne firent guère que s'observer. Leur soin principal parut être de se procurer des subsistances dans un pays totalement détruit, où l'on ne voyait pas apparence de culture, et dont la famine engloutissait le peu d'habitans qui avaient échappé au glaive. Les troupes avaient beaucoup souffert, et les généraux plus encore que les troupes. Dès que la saison des pluies eut fait prendre les quartiers d'hiver, Coote se rendit dans le Bengale pour essayer d'y rétablir une santé totalement détruite par les fatigues, et Haïder finit peu après une carrière également brillante et agitée. Les Anglais avaient déjà fait la paix avec les Marattes, et ne tardèrent pas à se réconcilier avec les Français. C'était pour Tipposaïb un allié de moins, et très-vraisemblablement un ennemi de plus. Il ne perdit cependant pas courage; et ce ne fut que le 11 mars 1784 qu'il signa son accommodement avec Madras dans des circonstances où, malgré sa capacité, son orgueil et ses ressentimens, son père lui-même l'aurait désiré, et peut-être sollicité.

XLIV.
Pacification
de 1784.

Par ce traité, les places prises de part et d'autre étaient restituées. Les prisonniers de guerre, en

quelque nombre qu'ils fussent, recouvraient sans rançon leur liberté. Ceux des habitans qu'on avait enlevés de force, ou qui s'étaient volontairement expatriés, pouvaient regagner sans opposition leurs anciens foyers. En rentrant dans leurs premiers liens, les tributaires réfractaires étaient à l'abri de toute punition. Tippo renonçait aux prétentions qu'il avait manifestées sur le Carnate, et réintérait le commerce anglais dans tous les privilèges dont avant les troubles il avait joui. Une amitié sincère et durable devait s'établir entre les parties contractantes.

Cette transaction acheva de dissiper l'orage qui avait menacé avec tant d'éclat l'empire immense que la valeur et la politique britannique avaient formé dans l'Inde. Loin d'être démembré par les intrigues et par les armées des nombreux ennemis conjurés pour sa ruine, il s'agrandit, au Malabar, de l'île de Salsette; au Coromandel, de la ville et du territoire de Négapatnam; au Bengale, de la principauté de Bénarés. Ce succès inattendu fut dû principalement au génie de Hastings, dont les conceptions furent toujours vastes, les mesures toujours bien combinées, les instrumens toujours judicieusement choisis, et qui, malgré les dépenses qu'exigeait la conservation des provinces situées sur le Gange, sut, durant le cours de cette terrible guerre, fournir quatre-vingt-dix-neuf millions à Bombay, et soixante à Madras.

Malgré tant de secours, à la paix la dernière

les siens par centaines, et ceux qui avaient échappé étaient poursuivis par les escadrons anglais, qui ne reprenaient leur poste qu'après avoir massacré ceux dont la fuite avait été la moins précipitée.

Les assaillans, découragés par leurs énormes pertes, demandaient hautement qu'on abandonnât une entreprise qui leur coûtait tant de sang, lorsque le fils d'Haïder se détermina à une dernière tentative. Par son ordre, Lalley, avec les quatre cents Européens qu'il commandait, s'avança, la bayonnette au bout du fusil, sur le côté qui lui paraissait le plus affaibli, tandis qu'une nombreuse artillerie, très-bien soutenue, faisait un feu infernal sur les trois autres. La moitié des cipayes et de leurs officiers avaient péri. Ceux qui vivaient étaient couverts de blessures. Leur épuisement seul les empêcha d'opposer une résistance insurmontable à un corps très-aguerri qui n'avait pas encore donné, et appuyait une grande armée. Presque tous furent tués sans qu'aucun eût quitté son rang. Le peu qui échappèrent au glaive allèrent souffrir les maux d'un long et cruel emprisonnement dans la capitale du Maïssour.

Les esprits n'étaient pas encore revenus de l'étonnement qu'avait causé cette terrible scène, lorsque le 11 mars deux mille Français prirent terre à Porto-Novo. Un corps considérable d'Indiens les ayant joints, ils attaquèrent Goudelour,

qui se rendit le 8 avril. Coote craignit pour Vandervachy. Cette inquiétude lui fit choisir, sans perdre un moment, la position qui lui parut la plus favorable pour couvrir la place. Son espoir était qu'il y serait attaqué par une armée quatre fois plus nombreuse que la sienne. Voyant son attente trompée, il alla lui-même chercher son ennemi, qui, fidèle au système défensif qu'il avait adopté, gagna des hauteurs inexpugnables. Pour l'en tirer, il menaça Arnée, ne doutant pas qu'Haïder ne vînt au secours d'une forteresse qui renfermait tous ses magasins. Le stratagème réussit. Les bandes maïssouriennes se précipitèrent comme un torrent des montagnes qui leur avaient servi d'asile, et engagèrent une grande action le 2 juin. Le général anglais fut réduit à former dans un fond sa ligne sous le feu de plusieurs batteries bien servies qui dominaient son camp. Mais, étant parvenu à réduire les diverses attaques à un point déterminé, la fortune ne tarda pas à se décider pour lui.

C'était la cinquième bataille que Coote gagnait contre Haïder en moins d'un an. Dans toutes il montra un génie supérieur à celui de ce guerrier le plus redoutable qui eût paru dans l'Indostan depuis plusieurs siècles. Cependant aucune ne fut décisive. Les Anglais manquèrent quelquefois des attelages nécessaires pour traîner un petit nombre de canons, et n'eurent jamais la cavalerie qu'il leur aurait fallu pour mettre à profit